

XYZ. La revue de la nouvelle

Une petite correction

Jean-Sébastien Trudel



Numéro 97, printemps 2009

Irritation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, J.-S. (2009). Une petite correction. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 44-47.

Une petite correction

Jean-Sébastien Trudel

à mes enfants

IL Y A CES MOMENTS où les mots ne suffisent plus. Après la répétition des consignes, malgré la bonne volonté. La journée doit pourtant se dérouler. Parvenir jusqu'à sa fin. Et du coup installer une certaine sécurité. Pour éviter le pire. Peu importe ce que c'est. Sinon, pourquoi s'embarrasser d'être ensemble, de s'entendre ? Par tous les moyens.

Être ensemble. Rien de très compliqué. Un couple, une famille, s'occuper les uns des autres, quoi encore ? Cette main à donner quand on marche dans la rue. Choisir son déjeuner sans changer d'avis une fois l'assiette servie, puis le prendre au complet, y compris les dernières bouchées. Ne maltraiter aucun petit frère. Cesser de vouloir ce que l'autre a, comme si cela allait rendre heureux. Rester poli. Ne pas mentir. Faire semblant d'écouter quand quelqu'un explique ce qui est permis ou souhaitable. Sortir du bain quand c'est le temps, c'est-à-dire cinq minutes après le dernier avertissement. Se déshabiller sans trop tarder, suivre les règles. Se battre pour le plaisir une fois par semaine, tout au plus, de préférence après le repas du soir. Croire son père, parce que c'est cela, un père, quelqu'un qu'on croit. Ne pas en demander encore, quand c'est fini, même si ce ne sont que des histoires.

Alors quand l'enfant reste à une bonne distance dans la rue, sans se soucier des voitures, qu'il ne revient pas malgré les demandes répétées. Quand il manifeste son mécontentement en criant, en pleurant, en frappant les murs. Même s'il s'agissait seulement de jouer du piano, ou de sortir dehors. Et si chaque fois qu'un autre lui fait un peu mal, lui dit une méchanceté, il devient la victime parfaite, celui à qui tous les torts ont été faits. Comme s'il n'y avait pas de justice. Quand il a le culot de crier « Non ! » à sa mère ou de ne pas montrer de la soumission. Qu'il se complaît dans son malheur, puisqu'il n'a pu jouer avec la voiture rouge, la nouvelle

pelle. En fin de compte, il s'agit de son bien. Pour vivre, il faut aller se coucher parfois. Manger, boire aussi. Or, quand tout a été répété plusieurs fois, de manière douce, puis autoritaire, n'est-il pas normal d'imposer un petit peu d'idéal par la force ?

Certes, on peut employer des stratégies de contournement. Dévier l'attention vers un autre objet. Tourner les petites corvées quotidiennes en jeu. Quelle différence y a-t-il entre se faire sécher les cheveux en pleurant et passer dans une machine interstellaire à signal sonore qui frotte le coco d'un garçon éclatant de rire ? Pourquoi serait-ce pire de découvrir un nouveau livre, par exemple, que de se faire interdire les jouets de son frère ? Et si chaque instant n'était qu'un jeu ? Il y aurait moyen, en somme, de ne jamais attendre, d'éviter le désagréable : de ne jamais se faire dire « non ». À quoi ressemblerait un homme qui ne vivrait que pour le plaisir et qui n'accepterait pas de limites, parce qu'il n'aurait pas connu autre chose, parce qu'il se serait toujours fait dire « oui », ou du moins, jamais « non » ? Peu importe. L'enfant dont il est question ici est en danger s'il court dans la rue, s'il cesse de manger, s'il n'apprend pas le respect ainsi qu'un certain nombre de valeurs sans véritable poids, mais très lourdes à porter, surtout pour ceux qui en ont la responsabilité et qui voient que sans eux, que sans cette bonne volonté, ça va s'écrouler.

Aussi, quel mal y a-t-il à saisir l'enfant par le bras, pour le ramener vers le bord, là où il ne court aucun danger ? Ou à l'obliger à manger un morceau de navet, pour le principe des légumes, quitte à ce qu'il n'ait rien d'autre avant d'avoir avalé cette bouchée ? S'il n'a pas immédiatement ce qu'il réclame en criant, tant pis pour lui. Il n'a qu'à aller dans sa chambre, jusqu'à ce qu'il se soit calmé. Crier développe la voix. Il faut savoir s'affirmer. En accepter les conséquences. Il faut poser l'autorité. Et pour la troisième histoire, ce soir, c'est « non ». La dernière page est tournée. Il peut aller se coucher. Les dents, pipi, puis le lit. Et son cauchemar de cette nuit, qui l'a fait tant crier, il pourra le raconter trois fois, cinq fois s'il le veut, ou pleurer longtemps. Il faudra qu'il se rendorme. C'est comme ça. La vie n'est pas possible sans certains compromis. Il faut croire son père. Surtout la nuit, quand on voit bien qu'on ne peut se fier au noir.

Mais voilà que le bras pris, tenu vigoureusement, et ces affirmations claires, énoncées d'un ton peut-être exagéré, car à un certain point, la colère s'avère difficilement contrôlable, malgré les bonnes intentions, les souhaits de patience que l'on se refait chaque matin, pour commencer la journée du bon pied, puis ménager ce qu'il reste d'espoir, voilà que le fait d'asseoir l'enfant dans un coin, de le contenir, n'a plus, ou n'a pas, l'effet escompté. Normalement, il devrait commencer à pleurer, ou alors se fâcher tout à fait, s'il pleurait déjà, arrêter de rire comme un imbécile, détourner la tête avec une moue, bref, l'intervention, venue à l'appui des mots, provoquerait chez l'enfant, pour son propre bien, une réaction. Maintenant, par contre, c'est différent. Et ça arrive, ce genre de situation. Dans toutes les bonnes familles. Il faut le prévoir. Ne pas se surprendre. C'est peut-être l'habitude, la répétition. Le conditionnement, plutôt. Les gestes posés n'ont plus d'effet. L'enfant s'est adapté. On a un problème. Céder, ce serait donner raison à l'enfant, en faire le plus fort. Quelle hypocrisie ! Un monde où les plus petits sont les plus forts ! Qui a la faiblesse d'offrir cela à son enfant, un enfant qui, un jour, devra cesser d'être un enfant ? Tenir son bout. Aucune autre possibilité. Ne pas laisser le désir de l'un prendre toute la place. Il en va de la vie ensemble. Sans exagérer.

Alors si le fait d'enfermer dans une chambre, ou une autre pièce plus exigüe, ou encore de donner une bonne douche froide n'amène pas de résultats, puisque l'enfant continue à sourire bêtement, ou encore à faire sa crise, à vouloir ce qu'il ne pouvait avoir, qu'importe, c'est du pareil au même, il n'écoute pas, il ne veut pas entendre ce qu'on lui dit, par contre, d'autres solutions existent, même si on se l'était interdit, après tout quelle différence entre une douche froide et une petite fessée, entre recevoir une gifle et se faire passer un savon, les rapports de force s'imposent partout, y compris entre les enfants, quand on les laisse à eux-mêmes, alors pourquoi vouloir lui éviter cela, il a besoin de cette expérience, il a besoin de connaître cet au-delà du langage, d'autant que si ce n'est pas avec ses parents, ce sera avec d'autres, des étrangers, et qui sait où ils s'arrêteront, les autres, de toute façon, il ne cherche rien d'autre, il veut les fâcher, ses parents, les faire sortir de leurs gonds, il n'attend que cela, leur

montrer qu'ils ne peuvent rien pour lui, contre sa détresse, le reste sert de prétexte, sinon pourquoi ce regard narquois, cette lueur de supériorité dans les yeux, comme si on ne pouvait l'atteindre, comme si toutes ces menaces, ces mots, ces pièges logiques, tendus par ceux qui ont la maîtrise du code, n'avaient aucune emprise sur lui, d'ailleurs la taloche qu'il vient de recevoir ne l'a pas fait broncher, alors pourquoi s'émouvoir, sa joue est un peu plus rouge, sauf qu'il n'a rien perdu de sa détermination, et la fessée qu'il reçoit ne le perturbe en rien, non que ses pleurs n'aient modulé, mais il pourrait tout aussi bien n'avoir rien reçu, cela ne ferait aucune différence, même en recommençant plusieurs fois, en employant quelque chose de plus ferme qu'une main, une ceinture par exemple, ça ne change rien, quand on le coince contre un mur, avec l'avant-bras, en remontant un peu vers son cou, oui, il suffoque, seulement son regard reste imperméable à toute atteinte, il refuse de céder, pour qui se prend-il, s'excusera-t-il seulement de s'être montré impoli, d'avoir tardé à répondre, à exécuter les ordres, d'avoir continué à demander, à exiger ce qui lui plaît, alors qu'il suffirait d'une petite preuve de soumission, rien de très compliqué, pour ne pas le lancer à bout de bras dans le mur, parce qu'il ne faut pas qu'il puisse s'imaginer être tout-puissant, reste qu'il continue à provoquer, à se montrer insensible à toute logique, à tout argument, lui pourtant si prompt au calcul, au décompte de ce qui lui manque.

Peut-être que la situation n'est pas claire. Il est là. Juste devant. Il ne pleure pas. Pas cette fois. Son regard ne va vers personne. Qui le verrait pour la première fois pourrait penser qu'il est heureux, content, là, malgré son visage tuméfié, malgré les lacérations sur les bras, les marques. Il chantonne. Ce pourrait être doux, mais ça blesse, dans un souffle. Comme s'il savait ce qui l'attend. Il est au delà de toute demande, de toute écoute. Irrécupérable. Depuis le début, sans doute. Moi qui croyais le corriger, pour nous éviter le pire. Il y a ces moments où l'on se rend compte. Malgré soi. Malgré le fait qu'on évite l'évidence. Nos enfants sont déjà morts. Avant de naître. On ne peut plus grand-chose pour eux. Quelques explications inutiles. Rien de très compliqué. De toute façon, ce ne sont que des histoires. Je ne suis pas un père violent. C'est fini. Il faut me croire.